

**C'EST L'HISTOIRE D'UN CHERCHEUR**, de quelques dizaines de viticulteurs et d'un gros millier de pieds de vigne sur les pentes de Westhalten, à l'ouest de Rouffach (Haut-Rhin). C'est surtout l'histoire d'une aventure libre et collective, née autour d'un pari : et si, pour une fois, la recherche s'épanouissait dans les vignes plutôt que dans les laboratoires ? Voilà comment est né le projet Vitirepère, une méthode de recherche fondée sur l'action participative, sous l'impulsion d'un chercheur de l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (INRAE) de Colmar, Jean Masson.

Faire discuter d'égal à égal le monde scientifique et le monde agricole, voilà qui n'est pas banal. Mais c'est justement la raison pour laquelle vigneron indépendants, coopérateurs, responsables de syndicat viticole (une vingtaine d'acteurs au départ, 92 aujourd'hui) ont rallié le projet. « Cette démarche m'a immédiatement interpellé, car les vignerons doivent pouvoir décider de leurs pratiques agricoles, témoigne Raymond Lassablière, responsable technique pour l'Association des viticulteurs d'Alsace (AVA). Si on leur impose une façon de faire, ça ne fonctionne pas, car ce n'est souvent pas adapté à la

taille de leur domaine ou à leurs objectifs. » Parmi les participants, certains cultivent leurs vignes avec des traitements conventionnels, d'autres sont des adeptes convaincus de la biodynamie. Malgré leurs différences, tous se regroupent pour comparer, expérimenter, dégager des constats. La ligne de base est de chercher des pratiques viticoles plus respectueuses de l'environnement, afin notamment de suivre le plan gouvernemental Écophyto sur la réduction de l'usage des produits phytosanitaires. Mais par où commencer ? « Dans un premier temps, raconte Jean Masson, j'ai proposé d'établir un consensus sur les désaccords de chacun ! »

Entre 2012 et 2022, trois pistes sont explorées : d'abord, un volet « zéro herbicide », avec la recherche de méthodes alternatives au désherbage sous les rangs de vigne. Puis une étude de « santé de la vigne », sur les mécanismes de défense de la plante selon les pratiques agricoles. Enfin, un plan « enherbement écologique », en concevant un mélange de plantes sauvages nécessitant moins de fauchage entre les rangs et limitant le stress hydrique. Les volontaires testent, constatent les résultats. Petit à petit, les lignes bougent. « On a changé ! », s'exclame

Jean-François Lallemand, coopérateur et vice-président de la cave Bestheim. La moitié des parcelles engagées sont désormais cultivées sans herbicides et douze exploitations sont passées en bio ou équivalent. Mais cela ne s'est pas fait sans heurts. « Parmi ceux qui ont tenté de laisser les rangs enherbés, certains ont pensé qu'ils avaient perdu de l'argent, reprend le viticulteur. Parce que cela a limité leurs rendements. » « Cela ne cadrerait pas avec mes objectifs de production, confirme Pierre Isner, adhérent à la coopérative de Bestheim. Mais les conseils des autres m'ont fait beaucoup évoluer. Près de 80 % de mes vignes sont désormais en zéro herbicide. »

« Le collectif est rassurant. On n'avance pas seul », assure Frédéric Schermesser, 46 ans, aujourd'hui président de l'association Vitirepère. Céréaliier en parallèle, il cultive 9 hectares de vignes et apporte le raisin à la coopérative Wolfberger. Il use de méthodes conventionnelles, n'a pas d'attirance particulière pour la biodynamie ni pour ses « poudres de perlimpinpin », comme il les nomme avec humour. Pourtant, il a accepté de conduire une demi-parcelle en « biodynamie pragmatique », c'est-à-dire avec des applications de bouse de corne et de silice en plus du bio. « Je n'ai pas d'enjeu commercial, je le fais pour améliorer les connaissances. » En comparant avec la seconde moitié de sa parcelle, cultivée classiquement, il ne note « aucune différence flagrante », « aucun écart de rendement sur un millésime facile comme 2022 ».

Il s'est pourtant passé quelque chose avec la biodynamie, dans le cadre du projet « santé des vignes ». Pour étudier la couleur, plus jaune, des feuilles sur les vignes en biodynamie des différentes parcelles (un signe de bonne santé ou de dépérissement de la plante ?), leur génome a été analysé, à plusieurs reprises et sur plusieurs années. Ces feuilles contiennent davantage de flavonols, pigments végétaux qui contiennent des gènes de défense face aux maladies. Cet écart a été diversement interprété selon les viticulteurs, certains disant que les vignes en biodynamie avaient beaucoup de gènes de défense parce qu'elles étaient plus fortes que les autres, d'autres, au contraire, qu'elles se défendaient moins bien. Le débat se poursuit aujourd'hui.

Jean Masson s'enthousiasme de cette émulation collective, « hors de tout dogme ». « Je ne cherche pas à changer les pratiques, avertit le chercheur, mais à créer des évolutions par l'échange. » L'homme sait de quoi il parle. En 2009, ce spécialiste du génome végétal, alors directeur de l'INRA de Colmar, dirigeait le pôle de recherche sur les vignes OGM quand un faucheur était venu tout arracher. Un an plus tard, une soixantaine de militants anti-OGM avaient déterré les 70 pieds de vignes transgéniques restants. Jean Masson en a retenu une leçon : on ne fait pas avancer la science sur des chemins dont la société ne veut pas. Depuis, il travaille directement avec les viticulteurs. Avec succès : sa méthode de recherche par action participative s'est étendue à d'autres régions, ainsi qu'à la Suisse et à l'Allemagne. (M)

## Une CONVERSION naturelle.

COMMENT METTRE EN ŒUVRE DES PRATIQUES VITICOLES PLUS RESPECTUEUSES DE L'ENVIRONNEMENT ? PRÈS DE COLMAR, CHERCHEURS ET VIGNERONS Y TRAVAILLENT DE CONCERT.

Texte Ophélie NEIMAN — Illustration Damien CUYPERS

